

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 32 (2002)
Heft: 11

Artikel: Gardi Hutter : un drôle de bout de femme
Autor: Pidoux, Bernadette / Hutter, Gardi
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Sans nez rouge, Gardi Hutter a le privilège de pouvoir se promener anonymement au bord du lac

Gardi Hutter, un drôle de bout de femme

Petite souris amoureuse de son fromage, ou Jeanne d'Arppo, lavandière au torchon en bataille, Gardi Hutter a su créer un personnage de bouffonne universelle, poétique, touchante et sarcastique.

Quelques heures avant d'entrer en scène, Gardi Hutter boit tranquillement une tasse de thé. Sous sa frange rousse, on sent une détermination mêlée à un grand calme. Depuis vingt ans, elle promène, sur les scènes du monde entier, son personnage burlesque, nez de clown, perruque échevelée, risible et tendre. Qu'elle se trouve devant un parterre bien rempli ou dans une

petite salle intimiste, elle parvient à faire sortir son public des sentiers battus. Dans *Souris, souris* qu'elle a créé en 1988, elle descend dans les premiers rangs, houspille un spectateur, demande à un autre de l'aider à décrocher la lune. Et ça marche! Parce que le public est stupéfait de l'aplomb de cette petite bonne femme, qui sait montrer à la Suisse qu'à force de se satisfaire de sa pros-

périté, elle peut aussi en étouffer. Gardi Hutter est une exception à plusieurs titres, femme-clown, suisse alémanique sachant faire rire les Romands, artiste seule en scène, personnage hors du temps qui se moque des années qui passent. A quarante-neuf ans, Gardi Hutter se dit plus libre qu'à vingt ans, lorsqu'elle a dû inventer de toutes pièces une forme d'humour au féminin alors inexistant.

– Comment vous sentez-vous juste avant un spectacle ?

— L'après-midi, je suis fatiguée, je ressens un grand vide, je me dis que je n'y arriverai jamais. Mon corps s'alourdit, et puis l'énergie remonte en fin de journée. C'est particulier aux jours de spectacle, je ne ressens pas cela autrement. Je ne parlerais pas de trac, mais je sens que mon niveau de concentration est très élevé. J'aime ce moment, où toute mon énergie est concentrée.

– La scène vous manque-t-elle, lorsque vous ne jouez pas ?

— Non, parce que je joue beaucoup et cela depuis vingt ans. L'an dernier, j'ai même fait une pause de dix mois, parce que les tournées, les hôtels et les restoroutes me faisaient détester ce métier. J'avais vraiment trop travaillé, et cette vie de scène vous brûle. Il faut trouver un juste équilibre avec le quotidien pour tenir le coup.

– N'est-ce pas difficile d'être seule sur scène ?

— J'ai, à mon répertoire, trois spectacles où nous sommes deux. La solitude sur scène, dans la création, permet aussi une grande autonomie. C'est une vraie joissance de pouvoir se dire «c'est mon truc». Le théâtre touche à des émotions archaïques. On ne sait pas toujours très bien pourquoi on rit si fort. Lorsqu'on crée à deux, il faut être toujours d'accord... Quand on est seul, on a de l'espace, on peut se laisser aller à des choses qu'on ne comprend pas soi-même, on joue avec son inconscient et il touche celui des spectateurs.

Je pense que l'artiste est toujours un peu égocentrique. Mais je suis différente en tant que personne «privée», j'ai d'autres valeurs !

– Aviez-vous envie d'être artiste, lorsque vous étiez enfant ?

— Non, je n'aurais pas osé ! Ce n'est qu'à 18 ans que j'ai découvert que le théâtre était un bon moyen de se rebeller, mais qu'il offrait également des possibilités fantastiques de se réaliser.

«Le théâtre a aussi une dimension spirituelle»

– Dans quel milieu avez-vous grandi ?

— Mes grands-parents étaient paysans et mes parents commerçant et artisan. C'était un milieu catholique assez rigide où il n'y avait pas de place pour le théâtre ni pour l'art en général. Le mot d'ordre était vraiment «Ora et labora», «prie et travaille». Je n'ai compris que plus tard que le théâtre avait aussi une dimension



spirituelle. L'architecture du théâtre fait penser à une église. L'artiste, que tout le monde regarde, est un moraliste laïque, qui parle du bon et du

mauvais, de l'éthique, du destin humain, dans une sorte de rituel.

– A qui vous adressez-vous dans vos spectacles ?

— J'ai le plaisir de pratiquer une forme de théâtre populaire, en étant clown. Ce qui me frappe toujours, c'est de voir que mon public est composé de grands intellectuels et de gens très simples, de vieux et de jeunes. J'aime beaucoup ce mélange-là. Le comique a d'ailleurs toujours eu une fonction sociale de défoulement, qui permet de se débarrasser des rigidités du quotidien, de nos échecs.

– Le clown casse-t-il les barrières sociales ?

— J'évite d'utiliser le mot de clown en Suisse romande, je parle plutôt de spectacle comique. Le clown est lié au cirque et aux enfants dans la culture française. En allemand, ce n'est pas le cas, le clown s'adressant tout autant aux adultes. J'aime jouer mon spectacle à 17 h, pour les familles, où toutes les générations sont présentes. Mon spectacle peut être compris à différents niveaux. Les enfants rient de me voir tomber les quatre fers en l'air, les adultes comprennent des allusions plus fines.

– Comment avez-vous découvert le théâtre ?

— A Paris, quand j'avais 19 ans, je suis allée à La Cartoucherie voir le Théâtre du Soleil. J'étais très impressionnée, je me sentais toute petite et ignorante.

J'ai commencé à travailler «au théâtre» avec des enfants dans des cités difficiles, en France. Et c'était ma manière à moi d'entrer dans ce monde du théâtre, par un chemin détourné. Je ne savais pas grand chose, mais je voulais être ►

utile dans mon travail. Je me suis inscrite à l'Académie des Arts, à Zurich, où l'on pouvait suivre de la pédagogie du théâtre et des cours de jeu théâtral. J'ai remarqué que j'avais un certain talent comique. L'envie de jouer a tout de suite été plus forte que celle d'enseigner. Comme je n'avais eu aucun contact avec la culture théâtrale, j'étais libre, je n'étais pas limitée par un grand respect de la culture classique. J'étais donc très naïve, gaie et spontanée. C'étaient aussi les années 68 qui permettaient de remettre en question la culture officielle.

– Comment votre personnage a-t-il été perçu au début ?

– J'étais une exception, une rareté, en tant que femme clown. Donc, une fois mon personnage inventé, je suis devenue très rapidement populaire. C'est pour le créer que j'ai eu beaucoup de difficultés. Je n'avais pas de modèle. Il m'a fallu des années de recherches, de doutes, de tâtonnements.

«Une vie d'artiste passe toujours près de l'échec»

– Avez-vous hésité à poursuivre votre carrière ?

– Evidemment, j'ai eu des doutes terribles. Une vie d'artiste passe toujours tout près de l'échec, de l'abandon. Il faut aller au bord de l'abysse, parce qu'il faut se sentir en risque pour créer quelque chose. On ne peut pas créer dans le confort. Ce n'est pas «tortellini à la panna» tous les midis ! On est souvent dans le froid, dans la bise....

– Vous avez élevé vos deux enfants tout en poursuivant votre métier. Etait-ce difficile ?

– Avec le père de mes enfants, qui est clown et qui a été mon metteur en scène, nous avons toujours partagé moitié-moitié. J'ai toujours eu le temps et la liberté de travailler. Quand je suis en tournée, mes deux enfants sont avec leur père, je sais qu'ils vont bien et je peux travailler tranquillement.

– Vos enfants vous ont-ils fait voir le monde différemment ?

Les enfants vous font relativiser

tous les problèmes. On devient plus flexible, plus souple.

– Votre fils et votre fille sont-ils attirés par le monde du spectacle ?

– Mon fils, qui a 17 ans, dit que le théâtre ne l'intéresse pas vraiment. Mais il aimerait devenir musicien. Ma fille, de 13 ans, a fait une tournée chez Knie avec moi. Elle est très à l'aise en scène, puisqu'elle m'a toujours suivie jusqu'à l'âge de six ans. Mais ce doit être un choix profond et personnel de sa part. Je n'ai aucune ambition par rapport à cela. J'insiste, comme tous les parents, pour que mon fils finisse le lycée avant de se lancer dans la musique. Il y a une chance sur mille qu'il réussisse. Il faut penser aux 999 autres !

– Comment voyez-vous votre propre avenir ?

– J'ai l'impression d'être au milieu du chemin ! C'est un avantage, j'ai encore beaucoup à inventer, à créer. Les rôles de femme et d'homme sont encore très stéréotypés, autant au théâtre qu'au cinéma. L'art reste très conservateur dans ce domaine, c'est curieux.



«Un clown se bonifie en vieillissant»

– Avez-vous peur de vieillir ?

– Oh! non, c'est une chance pour moi. Avec l'âge, le clown devient

toujours plus beau, plus vrai. Les vieux clowns ont une aura, un rayonnement de sagesse, ils sont moins cyniques que les jeunes, plus humains. J'ai donc du plaisir à m'imaginer en vieux clown ! On ne doit plus rien prouver. Maintenant déjà, je suis plus tranquille, j'ai besoin de moins de choses, je suis plus sereine qu'à vingt ans. A 80 ans, ce sera magnifique !

– Comment vivez-vous au quotidien ?

– J'habite dans un petit village, à la campagne, au Tessin.

– Quels sont vos autres centres d'intérêt ?

– J'écris des livres pour enfants, illustrés par Catherine Louis. C'est très agréable de pouvoir laisser aller son imagination avec les enfants. J'aime lire, faire la cuisine, rencontrer des amis, faire de la plongée avec mes enfants, voyager en bateau.

– Vous préparez un nouveau spectacle. Comment se passe le processus de création ?

– Oui, je crée un nouveau spectacle pour mai prochain. D'abord, je travaille chez moi, puis je loue une salle un peu plus grande, à la fin, je m'installe dans un théâtre. Je prends des notes, j'improvise un peu, mais à partir d'objets. Une fois que je décide du lieu, des objets, le canevas prend forme, mais c'est une souffrance continue. Sur une idée que je garde, il y en a cinquante que je jette. Certains mauvais jours, je ne suis pas créative du tout, c'est affreux. Je suis dans le noir total, j'ai l'impression de nager en plein chaos.

«Le clown se situe sur un plan universel»

– Continuez-vous à modifier vos spectacles en cours de route ?

– Oui, des détails. Mes vieux spectacles, je les contrôle. Je peux me dédier au public, puisque la pièce tient le coup, tandis que dans les nouveaux, je me sens victime et pas du tout maîtresse de la situation !

– Il faut qu'un spectacle se déconte pour devenir bon ?

– Oui, c'est ça. Je fais souvent ce parallèle avec le vin, le clown devenant meilleur en vieillissant, mais il



Dans Souris, souris, Gardi Hutter s'amuse de la convoitise et du désir de posséder

faut qu'il soit bon au départ, sinon, le vin tourne au vinaigre.

– Comment votre humour passe-t-il les frontières ?

– Que je sois en Argentine, en Russie ou ailleurs, le public réagit presque toujours de la même manière. Le clown se situe sur un plan humain; il est universel. J'aime penser que nous sommes finalement pareils devant le

rire que l'on soit à Rolle, à Winterthour ou à Moscou.

– Les jeunes vous demandent-ils des conseils ?

– On me demande beaucoup de donner des cours, mais je ferai ça plus tard, quand je serai vieille! Ce qui est bizarre, c'est que les femmes sont très nombreuses dans les cours de théâtre, et qu'après on n'en voit que

très peu sur scène. L'image des femmes, actuellement, ne me plaît pas, on en revient à des clichés esthétiques, des modèles impossibles, et on oublie que nous sommes toutes différentes, variées.

– Faites-vous de la politique, vous engagez-vous pour certaines causes ?

– Je ne suis pas engagée dans un parti, je soutiens des actions ponctuelles, dans le domaine social, l'environnement, pour plus de justice dans le monde. En tant qu'artiste, on est très sollicité. On attend de moi que je sois une porte-parole des femmes, mais je ne veux pas être réduite à cela; je m'intéresse aux femmes, parce que j'en suis une, et que cela m'a causé quelques problèmes. Mais je veux aussi regarder le monde en dehors de ces limites...

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

Une odeur

Un paysage

Un auteur

Un musicien

Une personnalité

Une gourmandise

L'arc-en-ciel

Le santal

Le bord d'un lac

Amélie Nothomb

Paolo Conte, Billie Holiday

John Galtung, un scientifique

La cuisine thaïe

Interview: Bernadette Pidoux
Photos: Xavier Lecoutre